

H.-F. AMIEL

TRADUCTEUR DE PETŐFI

On sait que le penseur genevois s'intéressa à la Hongrie, à son histoire et à ses historiens ¹ et fut amené à traduire en vers un certain nombre de poésies du poète hongrois Alexandre PETŐFI qui ont paru de son vivant dans ses volumes *La Part du Rêve* (Nouvelles poésies. Genève, 1863, p. 67 « Le choix douloureux », traduction du *Votum Petőfianum*) et *Les Étrangères* (Genève, 1876, traduction de deux poésies) ; quelques-unes ont été publiées dans la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* (1880) ² ; et d'autres, après sa mort, dans une revue hongroise intitulée *Petőfi-Múzeum* (Kolozsvár, 1888).

On a été naturellement amené à se poser la question de savoir par quels chemins Amiel était arrivé jusqu'à Petőfi ? De quelles traductions, allemandes ou françaises, se servait-il, puisque la langue hongroise lui resta toujours étrangère et inconnue ? M. Bernard BOUVIER, en publiant une traduction faite par Amiel de la poésie *La feuille tremble...*, note que « c'est en 1848, dans la dernière année de son séjour à Berlin qu'Amiel s'intéressa particulièrement aux choses de Hongrie ». M. Bouvier a retrouvé dans un carnet de la main d'Amiel un long résumé de l'histoire de la Hongrie qu'Amiel fait suivre de notes sur la langue et la littérature hongroises, sur les mœurs des Magyars et enfin sur les auteurs à consulter au sujet de la Hongrie. ³

1. Cf. son *Journal intime*, 27 févr. 1880. éd. Bouvier, t. III, p. 300 et *Revue des Etudes hongroises* t. 1 [1923], pp. 113-116.

2. Reproduit dans notre *Revue*, t. 2 [1924], pp. 312-315.

3. *Revue des Etudes hongroises*, t. 1 [1923], pp. 113-116.

Reste à savoir qui servait d'intermédiaire entre Amiel et la Hongrie puisqu'on doit supposer que de telles curiosités ne s'éveillent guère sans raison ; fut-ce une personne amie ou peut-être un bon livre ? Je crois que cet intermédiaire fut un Hongrois avec lequel il s'est lié d'amitié soit à Berlin, soit à Heidelberg. Il s'appelait Hugo MELTZL. Né en 1846 à Szászrégen (Hongrie), il obtint en 1872 la chaire d'allemand à la nouvelle Université hongroise de Kolozsvár (nom officiel actuel : Cluj) qu'il conserva jusqu'à sa mort, survenue en 1908. C'était un homme d'une vaste culture et d'une grande curiosité scientifique et littéraire, toujours en éveil. Ses nombreux ouvrages concernent la littérature allemande, la linguistique germanique, la philosophie allemande, la littérature comparée. Il fonde en 1877 la première revue pour les études de littérature comparée avec le concours du savant mathématicien et sanscritiste Samuel BRASSAI, professeur à la même Université, intitulée *Journal de littérature comparée*¹.

AMIEL, qui fait partie de la « rédaction » de cette revue si curieuse, internationale et polyglotte, d'un contenu riche et varié, y collabore bientôt et ce n'est que la mort qui met fin à cette collaboration. Dans le numéro du 15 février 1878 (II^e a., n^o. XXIII, col. 487) il donne la traduction d'un chant populaire suédois avec cette note explicative :

« Je trouve extrêmement curieux ce *Français* qui envoie du *Japon* à une feuille *hongroise* la traduction en vers *allemands*

1. *Összehasonlító Irodalomtörténeti* (plus tard : *Irodalmi*) *Lapok*. Rédigé et édité par : Samuel BRASSAI et Hugo MELTZL à Kolozsvár. Plus tard par Meltzl seul. A partir du 15 janvier 1879 (« nova series ») il prend le titre d'*Acta comparationis litterarum universarum*, accompagné de titres en dix langues : *Zeitschrift für vergleichende Litteratur*, *Journal of comparative literature*, *Giornale di letteratura comparata* etc. Il cesse de paraître vers le commencement de l'année 1887. — Ni la Bibliothèque du Musée National Hongrois à Budapest [Eph. lit. 159], ni la Bibliothèque de l'Université de Budapest n'en possèdent une collection complète. — Dans la liste des personnages formant la « Rédaction » de cette revue figure dès l'année 1878 : « AMIEL, H. Frédéric Dr. Professor der Philosophie an der Universität Genf. » Ailleurs il est mentionné comme « collaborateur. » Parmi les autres collaborateurs de cette revue polyglotte (chaque auteur y pouvait écrire dans sa propre langue) citons au hasard les noms suivants : M^{me} Adam, Giuseppe Cassone (nom qu'on rencontre souvent dans la correspondance d'Amiel), Comtesse Dora d'Isiria, Frédéric Mistral, Wilhelm Schott etc.

des chants *suédois*, et je complète le cercle pour vous amuser ». (« Je le vois dans tes yeux. Un autre a su plaire » etc.). Clarens, 6 oct. 1877. — On voit que H.-F. Amiel était tout à fait dans la note de ce périodique et il se plaisait à ce cosmopolitisme littéraire.

A propos d'un questionnaire de la rédaction en date du 1^{er} déc. 1878 concernant l'histoire du *Nathan* de LESSING, Amiel répond à la plupart des questions et nomme — parmi les traductions françaises — également sa propre traduction du « conte des trois anneaux ». ¹

On sait que les problèmes du renouvellement de la versification et de la traduction en vers préoccupent Amiel de bonne heure. Dans son volume de poésie *La part du rêve* (1863) il dit (p. 139) que « pour la reproduction en vers français des poètes étrangers on peut balancer entre deux systèmes fort différents, l'un de rigoureuse fidélité à l'original (traduction), l'autre l'approximation libre (imitation) ». Il fera part aux lecteurs des *Acta* de ses essais de réforme de la versification ² :

« *Imitation de Cléanthe*. Spécimen d'un mètre nouveau pouvant rendre service à la traduction en vers français. Extrait d'une lettre. »

... « Il nous manque plusieurs formes rythmiques qui permettent de rendre avec fidélité les grands vers épiques sanscrits, grecs ou latins. Pour résoudre cette dernière difficulté, j'ai proposé un vers... non de 12 syllabes, mais de 16, ayant comme l'alexandrin 2 hémistiches égaux, une césure centrale, 4 accents toniques au maximum. »

Il appelle le mètre nouveau : *sédésyllabe*. ³

Invocation de CLÉANTHE, philosophe Stoïcien (STOBÉE)

O toi, qui reçus mille noms, ô Tout-Puissant, Maître du ciel,
De la nature illimitée Ordonnateur universel,
Salut ! C'est à nous, c'est à l'homme à chanter sans fin ta
[louange,.... (etc.).
Genève, 1880.

1. *Acta comparationis*. 15-31 mai 1879 (vol. V, n° 49-50, col. 148-149).

2. *Ibid.* 15 mars 1880 (vol. VII, n° 65, col. 59-62).

3. Voir *Les Etrangères*, p. 255 où il a déjà expliqué cette manière de rendre en français le vers hexamètre et en a présenté quelques échantillons.

Le numéro 9 du vol. V (nouv. série) 1881 paraît encadré de noir. On y imprime le faire-part envoyé par la famille d'Amiel et la notice de la rédaction (col. 129) :

« Die ACLV betrauen in dem Verlust dieses seltenen Mannes, eines der besten Kunstübersetzer nicht nur seiner Nation, sondern wohl ganz Europas zugleich, einen Ihrer ältesten und treuesten Ratgeber und Freunde. Niemand konnte ein wärmeres Verständniss für Goëthe's Weltliteratur haben, als der geistreiche AMIEL, dessen Verlust auch von dieser Seite zu beklagen wir leider noch oft genug Gelegenheit finden werden. In unserem Blatte wird sein Gedächtniss nicht untergehen. »

Mais ce qui nous intéresse plus spécialement ici, ce sont les traductions de Petőfi qu'Amiel publie dans la revue de Meltzl. On a vu plus haut que dans deux volumes de poésies Amiel offre déjà de ses traductions en vers de Petőfi : dans *La Part du Rêve* (1863) sous le titre « Le choix douloureux » la traduction de la devise du poète (*Szabadság, szerelem...*), dans *Les Étrangères* (1876) la traduction, également en vers, de *A felhők* (« Les Nuages », p. 23) et de *Fiam születésére* (« Mon premier-né », p. 225). De ces deux poésies l'une a été traduite d'après MELTZL, l'autre d'après H. DESBORDS-VALMORE. Et ce sont là les deux sources d'Amiel pour ses traductions du poète hongrois.

MELTZL était un grand admirateur de Petőfi. Il se met à le traduire dès 1871 ¹, lui consacre quelques travaux d'histoire littéraire ², sa revue *Acta comparationis* est pleine d'articles sur Petőfi, et de traductions de ce poète ; à son culte il consacre une rubrique spéciale (*Petőfiana*). Après la disparition de sa revue polyglotte il encourage la fondation d'une autre, entièrement consacrée aux études petőfiennes et 'au culte de son cher poète (*Petőfi-Múzeum*).

1. *Petőfi. Auswahl aus seiner Lyrik*. Leipzig, s. d. [1871], 16°, xiv, 155 p. (la dédicace est datée de Heidelberg, printemps de 1867), II^e éd. : *Petőfi's ausgewählte Gedichte*. 2. verbess. Auflage. München, s. d. [1880], 12° 80 p. — *Wolken*. Lyrischer Cyklus. Lübeck, s. d. [1882], 12°, 122 p. — *Der Wahnsinnige Petőfi's*, Leipzig, 1879.

2. *Les pamphlétistes et panégyristes de P.* (en hongrois). Kolozsvár, 1864. — *Ecole Petőfienne en Sicile*, ibid. 1878. — *La théorie de l'art de traduire à propos de P.* ibid., 1879.

Hippolyte DESBORDES-VALMORE (1820-1884), fils de Marceline Desbordes-Valmore, fonctionnaire au Ministère de l'Instruction publique de France, fut en France l'un des premiers commentateurs et traducteurs de Petőfi.¹ Après avoir étudié dans quelques articles le grand poète hongrois, il publia, en 1871, un volume de traductions, fait en collaboration avec un Hongrois de Paris, Charles de UJFALVY. Avec ses deux cents poésies traduites, en prose, du hongrois, d'inégale valeur, mais quelques-unes assez réussies, ce recueil² est encore aujourd'hui la plus riche publication en français des poésies de Petőfi.

Amiel s'est servi tout d'abord de la traduction allemande de Meltzl, mais ayant pris connaissance du recueil de Desbordes-Valmore-Ujfalvy il y puise à pleines mains. Quelques-unes de ces traductions ne sont même que la transcription en vers, plus ou moins bonne, du texte de ces traducteurs. On s'étonne parfois qu'Amiel n'ait pas jugé nécessaire d'indiquer sa source principale³, tellement sa traduction est en général près du texte de Desbordes-Valmore. Sa bonne foi n'est pas en cause, puisqu'en livrant à la publicité ses traductions il s'était exposé à ce qu'on lui en fit l'observation, mais chez un homme aussi consciencieux et scrupuleux on en est un peu surpris. Il est compréhensible aussi qu'Amiel, n'ayant pas le texte original en vue, s'éloigne très souvent de Petőfi, transforme ses images et quelquefois même sa pensée et son émotion.

La première traduction de Petőfi par Amiel, publiée par la revue de Meltzl, est celle de la poésie *Reszket a bokor, mert...* (année 1877, p. 399)⁴. La version publiée ici-même

1. Ignace Kont, *Petőfi a franciáknál*. Petőfi-Könyvtár, n° 27-28. Budapest, 1911. p. 78.

2. *Poésies magyares*. Pétoőfi Sandor. Traduction par H. DESBORDES-VALMORE et Ch. É. UJFALVY de Mező-Kövesd. Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven éd. 1871, 8°, 282 p. — Nous le désignerons simplement par : *Desbordes-Valmore*.

3. Au contraire : quelquefois il dira : « du hongrois », quand ce n'est que du « Desbordes-Valmore ».

4. Meltzl a poussé ses amis, éparpillés dans le monde entier, à traduire dans leurs langues cette poésie de Petőfi, dont il avait l'intention de préparer une

par M. B. BOUVIER ¹ diffère à peine du texte de la revue de Kolozsvár. ²

Deux morceaux que publie le numéro du 30 juin 1880 (vol. VIII, N° 72, col. 30) des *Acta comparationis* sont précédés d'une notice en hongrois, émanant sans doute de Meltzl, qui attire l'attention des lecteurs sur Amiel (« à qui CASSONE a dédié l'année précédente la traduction italienne du *Fou* de Petőfi ») lequel, ne sachant pas le hongrois, a dû pénétrer par un effort très sérieux le génie de Petőfi et qui est le premier des « Français » à le traduire en vers. Il note enfin que même les adversaires du traducteur-professeur genevois ont dû reconnaître les mérites de son « élégante versification française » et son art consommé de traducteur (p. e. Theuriet dans la *Revue des deux Mondes*, 1877).

Des deux traductions la première (*La perle*) a déjà été reproduite ici-même ³ d'après la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* (1880), la seconde est la suivante :

II. Etoiles et Pleurs.

Du ciel tombe l'étoile et de mes yeux les pleurs
Pourquoi tombe l'étoile ? aucun ne peut le dire.
Pour une morte, moi, je pleure et je soupire...
Tombez, larmes, avec les étoiles vos sœurs. ⁴

Dans le numéro du 15-31 déc. 1880 (vol. VIII, n° 5, 79-80, col. 153) nous trouvons la traduction de la poésie : *Szülföldemen : Mon Berceau (Imitation)*. Le texte est identique à celui de la *Feuille centrale de la Société de Zofingue*, reproduit ici-même (1924 [t. 2], p. 313) avec quelques variantes :

« polyglotte » (a. 1877, pp. 249-250). La traduction allemande de Meltzl (*Petőfi. Auswahl...* 1871, p. 90) devait servir de modèle et de source à la plupart des traductions.

1. *Revue des Etudes hongroises*, 1893 [t. 1], p. 114.

2. 1^{re} strophe : *Acta* : il est le rameau... Bouvier : il est ce rameau...
le plus pur trésor... est le plus frais trésor...

3. 1924 [t. 2], p. 315.

4. Cf. Desbordes-Valmore (p. 133) : Etoiles et pleurs. | L'étoile en tombant s'est couchée... les larmes tombent de mes joues. | Pourquoi tombe l'étoile ? qui peut le dire ?... Moi, je pleure des larmes pour une morte... Ainsi tombent et tombent sans cesse étoiles et pleurs sans tarir jamais. — Traduction de *Le az égről hull a csillag...*

ACTA : I^{re} str. 8^e vers : ... *était pleine...*

II^e strophe *Un jour d'ici je partis*
 Encore dans ma tendre enfance.
 J'étais alors des petits,
 Je suis à l'âge où l'on pense.
 (*Le reste identique*).

III^e strophe *Gais compagnons d'autrefois*
 Vivez-vous ? Dans le village
 Reconnaîtrai-je un visage ?
 Reconnaîtra-t-on ma voix ?
 Hélas ! tout autres nous sommes.
 Mon esprit comme un oiseau...
 (*Le reste identique*)

V^e strophe : *Mais le jour a disparu ;*
 Du soir a tinté la cloche.
 Le petit cheval de poche
 Comme son maître est recru.
 (*Le reste identique*)¹

A la suite de cette traduction vient une autre :

Le remords.

Dans l'océan du ciel la lune prend son bain.
 Le bandit est debout, triste dans la clairière.
 Lourde sous la rosée est l'herbe du chemin
 Et du bandit, mouillée et lourde la paupière.

Appuyé sur sa hache il se parle : « Pourquoi
 En être venu là ? qui donc nous pousse au crime ?
 Tu ne m'as conseillé rien que de bon à moi,
 Pauvre mère ! et pourtant ton fils est dans l'abîme.

J'ai quitté la maison, la seule où fût la paix,
 Et j'ai pour des brigands fui la mère qui m'aime,

1. La traduction d'Amiel remonte à celle de DESBORDES-VALMORE (p. 68). — M. A. RADÓ a démontré dans la *Revue de Hongrie* (15 avril 1928, p. 178) que la traduction d'Amiel fut réimprimée dans l'*Anthologie du XIX^e siècle* (Lemerre, Paris, 1880, IV^e vol. p. 382) avec l'omission du nom de Petőfi. C'est peut-être la faute d'Amiel qui a probablement oublié de bien marquer la provenance de sa traduction, ainsi p. e. les *Acta* de Kolozsvár publièrent de lui une poésie intitulée *Le Pêcheur* sans remarque aucune (n^o du 15-31 déc. 1882 [vol. XII, n^o 119-120, col. 2175-6]). Pourtant ce n'est autre chose que la traduction d'une poésie de Goethe, réimprimée d'après *Les Etrangères* (1876, p. 111).

Depuis ce temps, je rôde à travers les forêts.
Effroi du voyageur et honte de moi-même...

Lâcher mes compagnons sur l'heure il n'est plus temps.
M'en retourner chez nous maintenant ? pourquoi faire ?
La mère est morte et la maison sans habitants
Tombée, — Allons gibet, tu feras mon affaire ! »¹

Un peu plus tard, en 1882, il donne la traduction suivante² :

La fin [du] globe.

La terre doit finir ? Sera-ce par le feu ?
Je n'en crois rien. Un jour l'ange la verra morte
De froid, du froid des cœurs glaçant jusqu'au ciel bleu,
Froid des cœurs enterrés, froid des cœurs qu'elle porte.
Genève. Amiel.³

En 1884, toujours dans les *Acta comparationis*,⁴ il a publié une autre traduction, déjà connue d'après la *Feuille centrale de Zofingue: Le Printemps*⁵. Le texte est identique dans les deux publications avec une seule variante : *Acta* : « L'alouette là-bas jetant sa note invite Le soleil... » — *Feuille centrale* : « L'alouette là-haut »... etc.

En note la Rédaction remarque que ce morceau est pris « aus einer grösseren collection, deren ms. noch bei lebzeiten des

1. L'original est intitulé : *Fürdik a holdvilág az ég tengerében...* Cf. Desbordes-Valmore (p. 210) : La lune se baigne dans l'océan céleste ; le bandit est debout, triste, dans la forêt. Le gazon de la colline est lourd de rosée ; les yeux du bandit sont lourds de pleurs. | Appuyé sur le bois de sa hache, il se parle à lui-même : Qui m'a poussé à de si terribles actions ? Chère petite mère, tu ne me conseillais que le bien ; mère bien-aimée, pourquoi ne t'ai-je pas obéi ? | J'ai quitté la seule maison où fût la paix. J'ai cherché la troupe des bandits et des vagabonds, et je vis, à ma propre honte, effroi du voyageur inoffensif. | Puis-je les quitter aujourd'hui ?... Il est trop tard. Retourner chez moi, maintenant à quoi bon ? La mort m'a repris ma petite mère : ma maison est tombée... la potence est debout.

2. *Acta*, 15-31 oct. 1882, vol. XII, n° 5, 115-116, col. 80, sous la rubrique *Pétőfiana*.

3. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 122) : La terre. | Qu'en adviendra-t-il de la terre ? Eclatera-t-elle de froid ? Le feu la consumera-t-il ? Je crois qu'elle gèlera au froid des cœurs..., des cœurs qu'elle recouvre et de ceux qu'elle porte. — Traduction de *Mivé les: a föld* (série *Felhők*).

4. 15 oct.-30 nov. N. S. XII, 5-8, col. 110.

5 Cf. *Revue des Etudes hongroises*, 1924 [t. 2], p. 315.

Verf's uns zugekommen ist (s. 1882 »¹). En outre dans le n° du 15-31 janvier 1886 (col. 24), on annonce comme devant paraître dans les prochains numéros des traductions posthumes de Petőfi par Amiel.

L'idée de réunir les traductions de Petőfi faites par Amiel occupait Meltzl dès la parution de ses premières traductions et de bonne heure il fit part de son projet à Amiel qui l'enregistre dans une carte postale écrite après la réception de la livraison contenant *Mon berceau* et le *Remords*. Je publie cette carte postale inédite *in extenso* :

Genève, le 24 janvier 1881.

Cher et honoré collègue, j'ai reçu votre double envoi, savoir les ACLV de Juin, Sept., Octobre et Décembre [Nov. manque], plus le travail si curieux sur Edward, plus votre bonne lettre.

Je vous remercie de vos nouvelles, je vous félicite de votre voyage à Rome et de votre rétablissement partiel. Jugez de ma sympathie pour vos maux ; ce sont précisément les miens, asthme, vue délicate ; seulement j'y joins une bronchite douloureuse, qui me persécute avec obstination, surtout depuis octobre dernier.

Je me réjouis que le poète de Noto² annonce un nouveau volume³. Tout ce qu'il fait est excellent. Cette conscience et ce talent avec une santé détruite me paraît admirable.

Le *Berceau* et le *Remords* sont typographiquement corrects. Merci. Il reste quelques fautes de *ponctuation*, que je corrigerai si plus tard vous réunissez mes Pétőfiana, comme vous en aviez l'intention.

Santé et prospérité, tels sont mes vœux pour votre année.

Cordialement à vous

H. F. A.

Sur le verso :

Monsieur le professeur Hugo v. Meltzl

Főter, 30.

KOLOZSVÁR

Hongrie

1. C'est sans doute la même chose que la collection de ces « douze à quatorze petites poésies de Petőfi » dont Amiel parle dans son *Journal intime*, pass. cité.

2. Giuseppe CASSONE (1843-1910), ami de Meltzl, le meilleur traducteur italien de Petőfi. Cf. *Petőfi a világirodalomban*. Petőfi-Könyvtár, n° 27-28. Budapest, 1911. pp. 129-140.

3. Il s'agit ici certainement de *Il fiero Stefano* (Noto, 1885), traduction de Szilaj Pista de Petőfi.

Je suis en possession du manuscrit de ce recueil ¹. Il se compose de huit feuilles in-quarto. L'écriture n'est pas d'Amiel, elle est d'une personne ne connaissant qu'imparfaitement la versification française, à en juger par les nombreuses fautes de prosodie qu'elle commet. Le manuscrit est prêt pour l'impression, les morceaux sont numérotés (de I à XIII), pourvus d'instructions, en hongrois, pour l'imprimeur (caractères à employer etc.). En haut de la première page une autre main (probablement le directeur du *Petőfi-Múzeum*) a écrit le titre : *Petőfi francziául. H.-Fréd. Amiel-től.* [P. en français. — Par H.-F. A.]. Ce même titre se répète avant le n° IX. Une note explique à cet endroit que les traductions de I à VIII ont déjà paru dans la livraison I-II du *Petőfi-Múzeum*.

En effet, cette revue, vouée aux études petőfiennes ², publia en 1888 ces treize traductions ³. Chaque morceau est accompagné d'une notice en hongrois (d'après sans doute au directeur, M. FERENCZI) indiquant le titre de l'original. Lui-même présente Amiel au lecteur dans une notice. Il dit d'Amiel que son principe directeur est la traduction absolument fidèle et cite un passage de la préface des *Etrangères* où Amiel esquisse sa théorie de la traduction fidèle et en vers des poésies étrangères.

La revue *Petőfi-Múzeum* est difficile à trouver même en Hongrie. Elle est inconnue et introuvable à l'étranger. Je pense rendre service aux amis d'Amiel en publiant ici ce manuscrit accompagné, en note, de la traduction de DESBORDES-VALMORE, sa source principale et, probablement, unique aussi. L'indication du titre de la poésie originale se trouve, le plus souvent, déjà dans le manuscrit.

1. Grâce au zèle et à l'amabilité de MM. Lajos GRÖRGEY et Domokos GYALLAY, hommes de lettres hongrois de Transylvanie, qui ont bien voulu entreprendre pour moi des recherches difficiles, mais fructueuses dans les papiers de Meltzl.

2. *Petőfi-Múzeum*. Rédigé par Gyula CSERNÁTONI, Zoltán FERENCZI, Joseph KORBULY. Kolozsvár, 1888 à 1895, huit tomes.

3. I à IV, pp. 13-15 ; V à VIII, pp. 65-68 ; IX à XIII, pp. 278 à 283.

PETŐFI FRANCZIÁUL

H.-Fréd. Amiel-től

I

Les amis.

J'eus des amis ; c'étaient de bonnes gens. Pourquoi
 Ne sont-ils pas défunts ? De mes pleurs arrosée
 Aurait sous le soleil fleuri leur tombe, et moi,
 J'aurais béni ces pleurs naissant de la rosée.
 Quelque jour ils mourront, mais aucun d'eux alors
 N'obtiendra rien de moi, car l'amitié déçue
 N'a que des soupirs froids, et le froid soupir tue
 Même les pâles fleurs qui croissent sur les morts ¹.

II

Le printemps.

Que la campagne est verte et que le ciel est bleu !
 Sous le ciel, sur les prés l'âme de l'air palpite.
 L'alouette, là haut jetant sa note, invite
 Le soleil qui lui darde un long regard de feu.
 Rayonnant est l'azur, la campagne est en fête.
 Qui rend le ciel si bleu ? qui fait les prés si verts ?
 C'est le printemps, et moi, je suis, je suis si bête
 Que je demeure assis à griffonner des vers ².

III

Inquiétude.

Mon cœur, oiseau captif, en ton étroite cage
 Reste paisible et dors, sois plus obéissant ;
 A tes barreaux pourquoi fatiguer ton courage ?
 Tu vas briser ton aile et perdre tout ton sang.

1. *Voltak barátaim...* (*Felhők. VI.*) Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 49) : J'avais des amis, de bonnes gens. — Pourquoi ne sont-ils pas morts ? Mes larmes couleraient maintenant sur leur tombeau et des fleurs y croîtraient nées de cette rosée. Ils mourront un jour, mais alors aucun de ces vieux amis n'aura une larme de moi. Je n'aurai plus pour eux que les soupirs de l'amitié déçue ; et de tels souffles passant sur leur tombe en dessècheront toutes les fleurs.

2. *Mi kék az ég !* — Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 54) : Au Printemps. Que la campagne est verte, que le ciel est bleu ! Sous le bleu du ciel, sur le vert des prés, l'âme de l'air chante : l'alouette appelle et du haut des nuages invite le soleil qui la regarde avec passion. Que la campagne est verte et que le ciel est bleu ! La prairie est si verte et le ciel est si bleu, parce que le printemps est là... et moi je suis si bête que je reste assis à ciseler des vers.

Ou bien si ta douleur se courrouce et s'indigne
 D'un seul élan, d'un choc aussi fier que puissant
 Meurs et redeviens libre. Alors avec ton sang
 Moi j'écrirai mon chant d'amour, le chant du cygne ¹.

IV

Jamais il ne fut.

Jamais il ne fut amoureux
 Celui qui peut nommer l'amour un esclavage
 L'amour, à ses élus heureux
 Donne des ailes, non des fers ; c'est mon partage.
 L'aigle des monts jamais n'a vu
 Sur ses flancs orgueilleux pousser pareilles ailes
 Je franchis d'un vol imprévu
 Ce pauvre nid la terre et les choses mortelles.
 M'élançant au ciel d'un seul trait
 Dans le jardin de Dieu semé de fleurs écloses
 Mon caprice fait un bouquet
 Des étoiles de feu, ces ravissantes roses.

La lumière du Paradis
 M'enveloppe, et la nuit de l'Enfer m'environne.
 Près des anges, près des maudits,
 D'extase et de terreur tour-à-tour je frissonne.
 Du temps et de l'espace, adieu le prisonnier !
 Dans l'infini jetant la sonde
 A volonté j'assiste au jugement dernier
 Ou je vois commencer le monde ².

1. *Szivem, te árva rabmadár.* — Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 104) : Inquiétude. O mon cœur, oiseau captif, étroitement-enfermé dans la cage, reste paisible... endors-toi... Pourquoi t'élancer ainsi et te jeter sur les barreaux ? Tes ailes vont se briser et tu perdras bientôt ton sang. | Toujours, cependant, tu t'agites toujours ! Eh bien, si la vie s'enfuit loin de toi, c'est avec ton sang que j'écrirai mon chant d'amour, le chant du cygne. — Cette pensée poétique de Petőfi se retrouve dans une poésie d'Amiel (*Jour à jour*. Poésies intimes. Paris, 1880, p. 89) :

L'étrange oiseau

Le cœur est un étrange oiseau !
 Timide et fier, doux et sauvage,
 Il fuit et cherche l'esclavage :
 Le cœur est un étrange oiseau,
 Toujours inquiet, jamais sage...

2. *Soha sem volt az szerelmes...* Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 80) : Jamais celui-là ne fut amoureux qui prétend que l'amour est un esclavage. Ah ! l'amour donne des ailes et non des chaînes... il m'en a donné. | L'oiseau n'a pas reçu des ailes pareilles à celles que fait pousser l'amour. D'un vol franchir la terre, cet humble nid, je ne débute pas par de telles misères etc. — La dernière strophe manque dans la traduction de Desbordes-Valmore et, par conséquent, chez Amiel également.

V

Au Danube.

O grand fleuve, ton sein est déchiré souvent
 Par le soc du navire ou l'éperon du vent.
 La blessure est profonde et n'est pas dangereuse :
 Autres sont les sillons que la passion creuse !
 Dès qu'a cessé l'orage ou passé le bateau
 La blessure guérit ; tout est bien de nouveau.
 Mais quand le cœur de l'homme une fois se déchire,
 Rien ne le guérit plus et sa blessure empire ¹.

VI

Si je pouvais pleurer !

Si je pouvais pleurer ! La douleur est venue
 Et quelque chose en moi s'épouvante et s'émeut.
 Que les hommes sont bien les frères de la nue !
 Le nuage devient plus léger dès qu'il pleut.
 Moi je ne pleure point, moi des larmes j'ai honte
 Et je ne puis souffrir de montrer ma douleur.
 Pleurs, coulez en dedans, c'est un puits que mon cœur,
 Et ce qui tombe là, personne ne le compte ².

VII

Ma Tristesse et ma Joie.

Oh qu'elle est triste ma tristesse !
 Mon sein quand je suis triste est l'antre du lion
 Et mon cœur est l'agneau que le fauve dépèce,
 Lentement et l'œil plein d'un sinistre rayon
 Buvant le sang, broyant les os, suçant la moëlle,
 De l'agneau sans défense il a fait son destin

1. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 132) : Au Danube. | O fleuve ! que ton sein est souvent déchiré par le bateau qui fuit ou l'orage qui dévaste ! | Que la blessure est large ! qu'elle est profonde ! La passion ne creuse pas de telles plaies dans le cœur. | Et cependant, dès que s'en vont l'orage et le bateau, la blessure guérit. Tout est bien de nouveau. | Mais quand le cœur de l'homme est une fois déchiré, il n'est pas de baume pour le guérir. — Traduction de *A. Dunán* (1842).

2. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 141) : Si je pouvais pleurer !... Quelque chose m'a indiciblement troublé : la douleur est venue au devant de moi. Les hommes sont bien parents des nuages ; ils pleurent sans effort quand il pleut tristement. Moi, pourtant, je ne pleure jamais : cela m'est insupportable. Allons, mes larmes, mon cœur est sec et vide. Coulez en dedans, il y a de la place. — Traduction de *Előjött könnyek* (1845).

La souffrance a la dent cruelle
De mon cœur tel est le destin.

Oh qu'elle est joyeuse ma joie !
Ma poitrine est aux jours heureux comme un Eden,
Et mon cœur est la rose au milieu du jardin.
Le rossignol vainqueur, les papillons de soie
Fêtent la jeune rose. Un ange avec amour
La cueille, sur son sein la presse, et d'un coup d'aile
Repart, mais repart avec elle
Pour le pays d'où vient le jour ¹.

VIII

Autrefois.

Oh ! si j'avais vécu plus tôt, dans ces vieux âges
Où les preux compagnons d'Arpád vivaient encor
Et tiraient du fourreau pour voler aux carnages
Le glaive épris du sang, l'acier plus beau que l'or !

Du terrible Lehel défiant la trompette
Mon cri de guerre eût fait retentir les grands bois ;
Je crois que dans le ciel la voix de la tempête ;
Le tonnerre, eût été moins puissant que ma voix.

Sur un coursier sans mors, ardent comme la trombe,
Provoquant les périls, écrasant les guerriers
J'aurais su conquérir les palmes ou la tombe
Dans l'arène de feu des combats meurtriers.

Devant les vainqueurs las, encor souillés de poudre
Mon hymne eût célébré la gloire des héros
Et le dieu de la guerre ayant éteint sa foudre
Nos buveurs eussent fait sonner d'autres échos.

1. *Bum és örömem...* Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 40) : Ma tristesse et ma joie. — Il n'est telle tristesse que ma tristesse. Oh ! quand je suis triste, mon sein est l'antre du lion ; mon cœur est l'agneau. Les lions affamés le déchirent avec leurs ongles. Ils boivent le sang, ils broient les os et sucent la moelle du pauvre agneau, les lions affamés etc.

Enfants dégénérés de cette époque fière
 Nous ne faisons plus rien digne des anciens jours.
 Il serait des exploits que je devrais me taire.
 Un idiome esclave a des rythmes trop sourds ¹.

IX

Le csikos ².

Enfant de la *Pousta*, je n'ai ni toit ni clos.
 Un cheval, un bon chien ³, c'est mieux qu'un sol avare.
 Je suis un dompteur de chevaux
 Dans la vaste plaine magyare.

Une selle, à quoi bon ? Je monte à cru le dos
 Du coursier qui se cabre et vainement s'effare ;
 Je suis un dompteur de chevaux
 Dans la vaste plaine magyare.

Ma chemise est bien faite et mes caleçons beaux.
 Rose me les broda ⁴. Petite perle rare,
 Tu seras femme d'un csikos
 Dans la vaste plaine magyare ⁵.

1. Cf. DESBORDS-VALMORE (p. 157) : *Autrefois !* Si j'avais vécu dans ces temps disparus où vivaient les vaillants compagnons d'Arpád, j'aurais saisi l'épée ivre de sang pour me réunir à ces héros ! J'aurais chanté un grand chant de guerre et lutté avec le cor de Lélhel ; le tonnerre lui-même, s'il eût grondé en ce moment, se serait perdu dans ma voix etc.

2. La note au bas de la page remarque que son original est intitulé : *Pusztán születtem...* La traduction d'Amiel a déjà paru dans la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* (1880) et a été reproduite dans la *Revue des Etudes hongroises*, 1924 [t. 2], p. 314.

3. Var. Zofingue : Un cheval dans ma main...

4. Var. Zofingue : Rose les a brodés.

5. Cf. DESBORDS-VALMORE (p. 211) : La *pousta* m'a enfanté ; j'y ai grandi. Je n'ai ni toit ni maison, rien qu'un champs fermé, un cheval à la main. Je suis *Tchikôche* [dans la note avec l'orthographe hongroise : *csikos*] dans la vaste plaine magyare. | A quoi bon la vanité d'une selle ? Je m'élance sur le dos nu de mon cheval et ma route me conduit rapidement partout : je vole sur le sable de la *pousta* ; je suis *Tchikôche* dans la vaste plaine magyare ! | Ma *gatya* [note : « la *gatya* est une large culotte de toile »] est frangée ; ma chemise de lin bien faite, car ma petite rose a pensé à moi. Elle sera femme de *Tchikôche* dans la vaste plaine magyare !

X

La montagne et la vallée.

Que ne suis-je la cîme ! (ainsi dit le vallon)
 La cîme est près du ciel saluant les étoiles.
 Avoir sous soi l'abîme et le vaste horizon,
 Les plaines enroulant ou déroulant leurs voiles,
 C'est divin. La montagne est une majesté,
 Et sur son trône assise, elle voit les nuages,
 Comme des flots d'encens, à sa sérénité
 Respectueusement apporter leurs hommages.
 Le premier des rayons que lance le soleil
 Sur son auguste front pose le diadème,
 Et l'astre qui s'en va, pour son adieu suprême
 Lui jette sur l'épaule un long manteau vermeil.
 Sublime destinée ! apanage superbe !
 Moi, je dois végéter dans l'ombre comme l'herbe
 Sans voir, sans être vu, pas même d'un voisin
 Que ne suis-je sommet ? voilà le vrai destin.

II

Que ne suis-je vallon ! (ainsi pense la cîme)
 Résider près du ciel, d'un ciel vide ! à quoi sert ?
 Cette magnificence, on la tient pour sublime
 Mais la sublimité n'est qu'un morne désert.
 De son premier rayon le soleil me salue ;
 Son adieu me revêt d'une pourpre de roi ;
 Oui je reçois l'hommage et l'encens de la nue,
 Mais dans l'azur je suis toujours seule et j'ai froid.
 Vous, fleurs et rossignols, papillons et rosée,
 Je vous appelle en vain, vous êtes sans merci.
 Aucun de vous ne m'aime et je suis délaissée,
 Et la brise d'en bas est ouragan ici.
 Que ne suis-je vallon ! Chérissant la retraite,
 Renonçant à l'éclat d'une vaine grandeur,
 Je saurais me restreindre et dans l'ombre discrète
 Aux grâces du printemps demander le bonheur ¹.

1. Transcription assez libre de la traduction de DESBORDES-VALMORE (p. 234) :
 Que ne suis-je sommet ! (Ainsi le vallon soupire). Que ne suis-je sommet !
 Que cela est divin ! Là-haut, dans la région des étoiles, voir au-dessous de soi

XI

Saperment.

Dix mille tonnerres de Dieu
De rage tout le corps me tremble ;
J'écume et ma tête est en feu :
Au lac Balaton je ressemble.

Partout contre temps ou douleurs.
Qui m'a donné pareille étoile ?
Fille, je pourrais de mes pleurs
De deux mouchoirs tremper la toile.

Mais pleurer n'est pas d'un luron.
Un pleutre braillerait peut-être
Pour moi je lâche un gros juron
Et ma fureur trouve son maître ¹.

XII

L'Homme et la Femme.

Quand Dieu fit l'homme, sur son front
Passa je ne sais quel nuage
Mais je sais bien que de là sont
Venus et la nuit et l'orage.

Quand Dieu fit la femme, ses yeux
De plaisir d'abord s'humectèrent
Depuis, au ciel ces pleurs joyeux
En astres brillants scintillèrent ².

le vaste monde ! | Heureuse montagne ! Elle règne assise sur un trône élevé, entourée de rayons. Les nuages montent jusqu'à son front comme la fumée de l'encens etc. — Que ne suis-je vallée ! (Ainsi le sommet soupire). Que ne suis-je vallée ! Oh ! que toute cette magnificence est vide ! Que cette hauteur si enviée est déserte ! | Oui, le premier rayon de soleil est pour moi ; pour moi aussi le dernier quand il part, et cependant je suis toujours, toujours seul ! j'ai toujours froid ! etc. — Traduction de *A völgy s a hegy*.

1. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 202) : Chant populaire. | Eh ! mille tonnerres de Dieu ! La colère me brûle la poitrine. J'écume et je rage partout où je vais : On dirait le lac Balaton. | Ma vie est remplie de contre-temps ; mille supplices me torturent sans pitié. Si j'étais une pâle fillette, je pleurerais à mouiller deux mouchoirs. | Ah ! pleurer, ce n'est pas mon plaisir ! Qu'il braille, celui qui aime à brailler. Moi, je jure un juron plein de sève, et ma colère a trouvé son maître. — Traduction de *Lánggal égő teremtetle...*

2. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 78) : Lorsque Dieu créa l'homme, les ténèbres obscurcissaient son front, je ne sais pourquoi. Mais la nuit était là avec son fils,

XIII

Mon Idole.

Mon cœur porte un amour comme il n'en fut jamais,
Cet amour est sacré. Dans l'extase il me plonge.

Les vierges d'ici bas ont de moins puissants rets ;
La déesse en exil seule a de tels attraits.

Bel ange Liberté, pourquoi n'est-ce qu'en songe
Et de nuit seulement qu'ainsi tu m'apparais ?

Chaque nuit je te vois. Beau rêve ! aujourd'hui même
Sur des gazons fleuris tu venais, toi que j'aime.

Et moi, me prosternant, j'avouais mon ardeur,
Et j'étendais la main pour cueillir une fleur.

Derrière moi quelqu'un d'invisible s'apprête.
La hache du bourreau soudain frappe. Ma tête
Se détache, et ma main t'offre la rouge fleur¹.

Les fréquentes citations de DESBORDES-VALMORE ont prouvé, je crois, à l'évidence ce que j'avais avancé au début de cet article. Il est incontestable que la traduction d'Amiel s'inspire très fortement de celle de Desbordes-Valmore, ou plutôt même, que l'une ne fait que reproduire l'autre en la versifiant, celle d'Amiel est pourtant nettement supérieure à l'autre quoiqu'imparfaite encore. La traduction de Desbordes-Valmore serre le texte de beaucoup plus près, mais la prose trahit l'original, en diminue la vigueur ou la grâce. Quant à celle du philosophe genevois elle est

le pâle éclair. | Lorsque Dieu fit la femme, des pleurs de joie coulaient de ses yeux attendris. Chaque nuit tu peux encore voir briller ces pleurs, quand les étoiles amies éclairent les cieux. — Traduction de *Felhő és csillag...*

1. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 150): L'idole. | Je porte en mon cœur un amour plus grand qu'il n'y en eut jamais. Mais cet amour est saint, il ne s'est choisi aucune forme terrestre... Presque chaque nuit je suis favorisé ; j'ai le même beau rêve. Encore aujourd'hui, je l'ai rencontrée dans une contrée fleurie. | Agenouillé à ses pieds, j'avouais de quelle ardeur mon cœur est enflammé pour elle ; et pour lui cueillir une fleur, je tendis la main en m'inclinant etc. — Traduction de *Szeretek én...*

souvent plus approximative, mais ne manque pas d'un certain souffle ; son principal défaut, bien gênant par endroits, ce sont une gaucherie d'expression entraînée par la versification, des inversions très dures et des tournures pesantes. Mais ce qui importe, c'est qu'il a découvert Petőfi et l'a aimé ; il a essayé de le faire chanter dans sa langue et associé par là deux grands noms, chers aux lettres françaises et hongroises, ceux de PETŐFI et d'AMIEL.

(Université de Szeged).

ZOLTÁN BARANYAI.
